

Chronique d'un été

Il y a un an environ, j'ai décidé de réaliser un film adapté de l'un de mes livres. Ce roman, c'est *Sweet home*. Je ne l'ai pas choisi au hasard bien sûr. *Sweet home* est une histoire de famille qui se déroule en bord de mer, un récit baigné par la lumière bien particulière de la Normandie où je vais depuis mon plus jeune âge : il faut imaginer l'immense plage de Bénerville pendant les grandes marées, le sable brûlant en août (pourquoi les gens sont-ils aussi incroyables quand je dis ça ?!), les tribus d'enfants qui s'ébrouent autour des blockhaus... Mais il n'y a pas que la Normandie. Ce livre m'a également été inspiré par le cinéma. Et, avant tout, par Jonas Mekas et son film *This side of paradise* : nous sommes au lendemain de l'assassinat de Kennedy, Mekas est chargé de divertir les enfants, alors il les filme sur la plage, dans la maison de vacances, il leur apprend à fabriquer des images ; les enfants virevoltent, l'assassinat du père n'est jamais évoqué, nous seuls savons et ça rend le rire et la vitalité des enfants d'autant plus déchirants. Oui, ce côté-là du paradis, avec son drame en sourdine, m'a toujours semblé être un précipité parfait d'adolescence et m'a conduit manifestement à écrire *Sweet home*.

De fait, ce roman tellement pétri de cinéma, il me semblait qu'il devait retourner au cinéma. Boucler la boucle. Je travaille donc depuis plusieurs mois sur cette adaptation et voilà le constat curieux auquel je voulais en venir : je m'aperçois en ce moment que je n'ai jamais eu aussi peu de goût pour les films de fiction. Alors même que je suis en train de bâtir un film de fiction, j'ai une paresse infinie à aller en voir... Oui, bien sûr, j'en ai vus des dizaines, comme tout individu passionné par le cinéma. Mais depuis un an ? Non : des documentaires. Presque exclusivement. Pour une raison que je ne m'explique pas (peu importe, je crois) : je me nourris avec délectation auprès de Depardon, Cavalier, Varda, Malle... Il y a notamment ce film qui m'a totalement bouleversé il y a un mois et m'a aidé à tenir droit : *Chronique d'un été* de Jean Rouch et Edgar Morin. Paris, 1960, on entend frémir 68, le dispositif : descendre dans la rue et demander aux passants s'ils sont heureux et ce qu'ils font de leur vie. C'est quoi être français en 1960 ? Est-ce qu'on est heureux à Paris en 1960 ? On croise tout d'abord beaucoup de visages réticents, fuyants, qui ne veulent pas répondre, manifestement c'est très violent de devoir dire devant une caméra si on est heureux ou pas, ça agresse d'une certaine manière. Et puis, au fur et à mesure, une petite communauté se constitue. Des ouvriers, des artistes, des individus venus d'horizons très différents font connaissance ; ils acceptent de parler du bonheur pendant une heure et

demie. Et ils sont atrocement beaux et intelligents, tous. Ils vous foutent les larmes aux yeux. Ils ne sont pas heureux mais ils sont vivants. Et profondément intelligents, je répète.

Imaginons la même chose aujourd'hui... Un film semblable. Possible ? Vous me direz : on assiste à pareilles tentatives (ou singeries) tous les jours au journal de 13 heures. Oui, c'est bien ça le drame, c'est connu : le moindre micro-trottoir télévisuel laisserait presque à penser que nous sommes décérébrés et lamentablement arrimés au mode de fonctionnement intellectuel des poissons rouges... C'est bien, me dis-je, que le dispositif de ce qu'on a appelé dans les années 60 « le cinéma-vérité » avait un grand respect pour les individus (leur laissant l'occasion d'être intelligents), là où « la télé-réalité » méprise ses souris de laboratoire et entend les sacrifier sur l'autel de l'audimat (bienvenue Arnaud !). Je ne prétends pas découvrir quoi que ce soit, je dis juste que la comparaison est éloquente... On se dit exactement la même chose en regardant *Place de la République* de Louis Malle, filmé dans les années 70. Ces gens sont beaux et intelligents. Vraisemblablement parce qu'ils sont filmés par quelqu'un de beau et d'intelligent. Quelqu'un qui les respecte et se voit à tout moment prêt à les admirer plutôt qu'à traquer le pathétique et le ridicule qu'ils portent en eux. Et que dire de *24 portraits* d'Alain Cavalier, tourné dans les années 80 ? Ces femmes au travail plus belles les unes que les autres (inoubliable la matelassière !). Tiens on avance dans le temps quand même, c'est rassurant. Plus proche de nous, ces portraits. Je respire.

Une leçon de cinéma et quasiment de fiction, ces documentaires. Qui confortent, certes, dans le constat de la médiocrité endémique. Mais : « *Que la lutte soit belle* », c'est bien comme ça qu'on dit, non ? Beaucoup ont dû penser à cette phrase en mai 68. En mai 2008, on se dit que la lutte s'est muée en résistance. Ce n'est pas bon signe, mais c'est toujours mieux que la défaite. Et, pour étonnant que cela paraisse, il me semble que le cinéma et la beauté sont des armes non négligeables dans cette résistance.

Arnaud CATHRINE